



A propos de cellule 10 d'Ahmed Marzouki

Tazmamart de l'homme indestructible

Par Abdesselam El OUAZZANI*

Après avoir fini de lire *Tazmamart, cellule 10*, autobiographie écrite par Ahmed Marzouki, j'ai pensé -et je le pense toujours- que ce livre se suffit amplement à lui-même: l'auteur a su raconter avec autant de sincérité et d'authenticité le calvaire inimaginable qu'ils ont dû arbitrairement et inhumainement enduré, lui et ses camarades, pendant plus de vingt ans. Aucune critique n'a le droit de profaner par un discours littéralement secondaire ce témoignage venant pour ainsi dire triomphalement d'outre-tombe, afin de nous relater l'effroyable sinistre des rescapés de l'indescrutable prison. Tout y est expliqué, clarifié et présenté à sa juste valeur. Ce texte n'a probablement pas besoin de commentaire: les faits sont si bien dits que les redire ou en parler ne serait qu'une piètre banalisation. Tout au plus, peut-on dire: lisez ce témoignage et vous comprendrez certainement mieux...

Mon rapport à ce livre se traduit donc par une espèce de respect pour la nervure des mots qui sont porteurs de maux insoutenables. L'encre les matérialisant, faite de sang, de torture, de souffrance et d'agonie, y est si épaisse et si pénétrante qu'elle dépasse ce que votre entendement est capable d'imaginer ou ce que votre imagination peut entendre. Chaque mot vous colle à la peau et y greffe l'empreinte d'une violence épouvantable. Alors que peut-on ajouter de plus à cette torture réellement endurée et qui de surcroît, pour se dire, n'a nullement besoin d'un intermédiaire pour la traduire? Pourtant, cette expérience, qui pourrait se passer de l'encombrement d'un critique, suscite nécessairement des réactions et donc des interprétations.

Dès l'instant où ce livre est devenu public, en parler est inévitable; en parler c'est déjà entrer aussi dans la dynamique de l'interprétation. Pour ma part, ce livre est l'expression d'un drame collectif, d'une expérience "incroyable mais vraie", mais il constitue également un profond témoignage sur la vérité ambivalente de l'espèce humaine. La parole de Marzouki, longtemps exilée et étouffée, a bien fini par briser le mur du silence, par percer le désert et donc par faire éclater au grand jour la vérité, lui qui a été contraint, avec ses copains, de vivre dans un trou sans le moindre respect ni pour la dignité humaine ni des principes des droits de l'Homme. Désormais, chacun peut accueillir cette parole vivante, portée sur les ailes du cri de dénonciation qu'elle s'est jurée de poursuivre sans relâche. Cette parole revient de si loin pour nous raconter le Tazmamart de l'homme indestructible.

En l'accueillant, ma pensée est allée rejoindre, sans presque de détour, celle de Maurice Blanchot qui, parlant d'une situation similaire, dit ceci: "Que l'homme puisse être détruit, cela n'est certes pas rassurant; mais que, malgré cela et à cause de cela, en ce mouvement même, l'homme reste l'indestructible, voilà qui est vraiment accablant parce que nous

n'avons plus aucune chance de nous voir jamais débarrassés de nous, ni de notre responsabilité".

Je tiens toutefois à dire combien il est juste et heureux à la fois que nous ne puissions pas nous débarrasser si facilement de nous; c'est-à-dire de l'autre étranger en nous et qu'on porte en soi, sans peut-être en soupçonner l'existence que durant les expériences de désastre. Heureux, car c'est sans doute dans ce genre d'expérience que l'homme peut mesurer l'importance que revêt la présence en lui de la toute petite particule d'espoir qui le rattache au monde au moment où tout semble avoir été perdu; perdu dans son épouvantable descente aux enfers. Vous ne pouvez imaginer le rôle salvateur de cette lueur qui vient narguer le noir univers de désespoir que de manière rétrospective, une fois que le calvaire est passé. Qu'il faille faire cette découverte dans des circonstances où le malheur confine au tragique, voilà qui parvient à ériger cette négation de la chance en un mouvement paradoxal porteur d'une chance encore plus grande: le *je-narré*, mené à sa dissolution par l'appareil pénitentiaire de l'immersion infernale, cède progressivement la place à l'autre qui est en lui; l'autre qui aura survécu nonobstant la condition insoutenable, pour enfin rendre possible les avenues de l'affirmation ultime, celle que va prendre en charge le *je-narrant* revenant de si loin pour faire de son affirmation la confirmation de la permanence de l'existence de cette part indestructible en l'homme, et ce quelle que soit la nature du régime tortionnaire. Cesser d'être alors le *je* d'avant Tazmamart libre et insouciant, c'est aussi la preuve du commencement de récupérer l'autre facette du *je* n'ayant jusque-là jamais été sollicitée et qui désormais doit surmonter l'épreuve aussi bien pour lui-même que pour les autres (les compagnons du baigne témoignent d'un esprit de solidarité infaillible), au cours de l'expérience où l'homme - toujours lui - doit apprendre essentiellement à survivre, fût-ce au prix du mourir sans fin que lui impose "l'incroyable cruauté des hommes".

Survivre à tout prix est justement l'arme muette et secrète qui permettra au *je* libéré d'actualiser la parole qui nous dit ceci: écoutez ma parole qui porte les stigmates sauvages de l'espace infernal; je suis encore debout malgré tout, et je peux même vous raconter notre torture inexorable. Mais je témoigne aussi des forces inaliénables (courage, amour, solidarité, foi...) que l'homme possède au fond de lui-même, quand bien même serait-il réduit à "l'état de débris humains encombrants", pire "réduits au rang d'animaux" et "précipités au fond d'un gouffre".

Ces débris, comparés à des "fantômes" ou à des "momies", suite à leur très longue incarcération d'où ils ne devaient sortir que "les pieds en avant", ont dissuadé l'ange de la mort d'accomplir sa besogne. Ils représentent des titans

qui se tiennent toujours debout, pour rendre possible la parole de l'inouï. Le retour du *je*, entité appauvrie jusqu'à la nudité de l'être, est augmenté paradoxalement par je ne sais quel pouvoir de dépossession de soi et de vacuité de l'être au point de livrer bataille contre la lente machine meurtrière jusqu'au dernier souffle. Le mot d'ordre est le suivant: sauver l'âme de ces créatures réduites à "l'immense misère" des tentacules des bourreaux empressés d'en finir au plus vite, mais combien déçus par cette épreuve qui semble avoir donné tout le temps au temps pour garantir la survie à certains d'entre eux. Pouvoir rester debout, tel est le châtement que Dieu a réservé aux bourreaux.

C'est pourquoi, toute phrase écrite fait violence à la page blanche qui en accueille chaque mot sous le poids écrasant des souffrances et l'amplitude démesurée de leur durée. Ces maux qui racontent dans leur juste expression les péripéties d'une injustice insoutenable ne renvoient pas ici à une image. Il n'est pas question non plus d'un tour littéraire ou rhétorique. Il s'agit de l'usurpation injuste d'une tranche de l'existence humaine vécue dans la douleur et l'angoisse mortelles.

C'est de cette manière que j'ai reçu les différentes images qui attestent, s'il en est besoin, que la réalité dépasse souvent la fiction. Ici, dans la plus grande détresse repose en latence un tout petit grain d'espoir; de même, dans la plus grande misère inventée de toutes pièces par des mains sataniques et criminelles, il existe toujours une place pour exprimer naturellement de belles et authentiques marques d'amour et d'affection. *Tazmamart* témoigne de ces rares instants de bonheur extrême, dénué de tout intérêt et de tout calcul, que les victimes auront vécus pleinement, malgré l'horreur de leur détresse, avec des animaux: le pigeon (Faraj) et une chienne (Hinda). Ce n'est pas une image métaphorique, mais la réalité même. Réalité implacable où les animaux constituent l'unique agrément dans la lente marche vers la mort. Faraj et Hinda deviennent, par l'effet d'un inévitable anthropomorphisme, des hommes avec qui les victimes ont pu développer des liens d'attachement très forts. C'est avec eux surtout que les victimes se souviennent de quelques fragments de leur dimension humaine spoliée à longueur de journées à n'en pas finir par l'indifférence meurtrière de leurs bourreaux. Et c'est à ces deux êtres qu'ils s'en remettent aussi dans leur quête d'une certaine reconnaissance: "Parlez de nous, Hinda! Parlez de nous à tous les chiens du monde. Ils seront peut-être plus compréhensifs que tous ceux qui n'ont rien fait pour nous parmi les humains". Nous ne sommes pas dans une fiction où le bestiaire occuperait un rôle fonctionnel dans la logique d'une trame savamment filée. La comparaison d'intensité, bien qu'atténuée par l'usage de la mondialisation ("peut-être"), rend compte du sentiment d'exil dans lequel

vivaient les prisonniers privés de la toute petite marque de compréhension humaine.

L'absence de compréhension, qui est ici synonyme d'oubli et d'indifférence, renforce tragiquement chez eux le sentiment d'exil et de perte. Le jour où ils apprennent alors que le monde s'est rendu compte de l'existence de Tazmamart, ce jour-là, leur situation est comparée à celle "d'un groupe de naufragés depuis longtemps échoués sur une île déserte qui aperçoivent au loin le pavillon d'un navire venant vers eux". Considérée en dehors du contexte, cette comparaison ne serait qu'une image usée. Seulement ici, l'image reconquiert toute sa vitalité profonde, parce qu'elle est l'expression de la condition humaine réelle vécue effectivement par des hommes jetés dans des tombes cauchemardesques situées dans le désert et qui attendent le tout petit signe salvateur (Faraj). L'image retrouve en effet sa vigueur et sa puissance évocatrice en visualisant la présence inouïe de l'existant condamné à survivre dans un trou abominable comme débris et partant à n'être plus que cette mémoire oublieuse du calvaire qu'elle endure, car aussi loin que le désespoir aille et aussi loin que soit poussée "l'incroyable cruauté des hommes", il existe encore et plus que jamais cette lueur d'espoir. Aussi désastreuse que soit la détresse, la condition humaine se procure toujours un subterfuge pour entretenir la ténacité de l'espoir dans le malheur même. L'espoir est ce point minuscule scintillant à l'horizon marécageux et qui grandit lentement pour faire de l'immersion criminelle une parfaite ascension devant crier haut et fort la vérité. Grâce à lui, le sentiment d'existence renaît de ses cendres. Le rêve de réaliser malgré tout l'impossible retour commence déjà à bercer l'état d'esprit des naufragés de Tazmamart.

Ce livre aura donc permis au *je-narrant* de libérer le *je-narré* du pouvoir de l'expérience dévastatrice dans un élan scriptural qui fonde une nouvelle existence de l'être où les éléments cosmiques (vent et pluie) viennent insuffler la vie à ces débris humains: "J'étais comme une branche desséchée, secouée par le souffle parfumé d'un vent joyeux porteur d'une pluie salvatrice." Image forte, travaillée par les forces éoliennes agrémentées de senteurs et où l'élément liquide salvateur atteste de la valeur indestructible de l'homme. Cette image semble balayer par son rythme la détresse de l'incroyable torture. Mais ce qui est certain, c'est que l'homme est capable de retrouver la mémoire des signes euphoriques, preuve d'une plus grande disponibilité de l'oubli. Oublier le calvaire, dans l'attente de s'en souvenir pourtant avec une force lucide; car, en définitive, la dignité de l'espèce humaine n'a aucun prix. L'absence de tribut assure la grandeur des survivants. Leur témoignage, lui, rend plus visible et actuelle la question de la responsabilité. Dont acte.

* Faculté des lettres - Mohammédia